Préface au n°79 de la revue de BJA

par Jean Nicolas

Jusqu'au bout la vie reste pleine de surprises. D'où vous est venue cette idée, chers amis de *Bessans-Jadis et Aujourd'hui*, de me demander ces quelques mots pour le nouveau numéro de *BJA* consacré cette fois au 40e anniversaire de l'association ? Ce vieil historien, certes amoureux de la Savoie, mais à peu près hors d'âge et de surcroît venu d'ailleurs, voué en d'autres temps à d'austères recherches d'archives sur le devenir des élites savoyardes sous l'Ancien Régime, plus tard attiré par l'étude des émotions populaires, comment imaginer qu'il allait pouvoir apprécier à sa juste mesure l'effort actuel de tous ceux qui, ici à Bessans, en Vanoise et Haute Maurienne, s'efforcent, comme vous-mêmes, jour après jour, d'inscrire leur berceau villageois dans le plus vif de notre contemporanéité ?

Mon "parachutage" dans le groupe était-il justifié ? De fait, il me suffit de revenir sur la collection de *Bessans Jadis et Aujourd'hui*, à partir du sommaire de chacun des 78 numéros parus depuis 1978, pour me sentir en grande familiarité. C'est aussi d'histoire qu'il s'agit, la grande comme la petite avec la vie de tous les jours. Aux yeux de ceux de *BJA*, le village éponyme est bien autre chose qu'un isolat perdu dans les neiges et la nuit des temps. Ils savent parfaitement que Bessans, comme l'entière Maurienne, a longtemps relevé de l'ancienne Savoie ducale, centrée sur Chambéry avant le basculement de la capitale de l'autre côté des Alpes en 1563, pour un avenir dynastique de plus en plus nettement axé sur le Piémont et orienté vers l'unification de la Botte italienne. Du coup, l'espace savoyard regarde vers la France, avec un premier épisode de rattachement de 1792 à 1814 sous la Révolution et l'Empire, jusqu'à la fameuse Annexion de 1860. Aujourd'hui, à n'en pas douter, c'est l'entité Europe qui aimante le monde alpin, une Europe riche de tant de potentialités, de longue date inventive dans ses formules d'association.

Vous ne nous proposez pas du tout un assemblage d'études érudites dans le style des "académies" et autres "sociétés savantes", celles-ci toujours actives à Chambéry, Annecy, Moûtiers, Saint-Jean, Conflans, Thonon et ailleurs, cénacles méritants et féconds, mais autrement inspirés et plus volontiers tournés vers le passé, l'ancien régime, le moyen-âge, voire l'antiquité ou même la préhistoire. Votre passion à vous c'est la réalité authentique, mesurable en âge d'hommes, bien accrochée au pays et à l'événement. L'inlassable traque aux vestiges de toute nature a su mobiliser les énergies et exciter les curiosités de vos fidèles, capables, les uns et les autres, sur deux et déjà trois générations, d'étaler l'enquête dans la durée. Ainsi, dans le n° 5 de *BJA* vous retrouvez les échos de l'année 1815 au lendemain de la première occupation française. Les curieux d'histoire administrative découvrent aux nos 16 et 18 le grand épisode de la cadastration du terroir, lancée de 1728 à 1738 sur toutes les terres du duché de Savoie par le pouvoir de Turin, opération d'une étonnante modernité, qui vient étoffer l'image du "despotisme éclairé". Bel exemple novateur à Bessans, où l'on passe de milliers de parcelles un peu floues à quelques centaines, bien dessinées, et cela ne se fait pas sans mal, on s'en doute, c'est-à-dire sans laisser de traces – récriminations, infinis commentaires familiaux, rancunes tenaces… Le rattachement à la France, en 1860, est évoqué au n° 36 tel qu'il a été perçu ici même, accueilli d'assez bonne grâce. Nombre de références aux guerres européennes, celle de 1914-1918 (nos 70-71), celle de 1939-45 (nos 24, 26, 28, 30 et 32).

Plusieurs articles renvoient aux épisodes du dernier conflit mondial à l'échelle d'un vécu à hauteur d'homme, du 22 juin 1940 au 8 septembre 1943, lors de l'occupation italienne. Le dernier *BJA* (n° 78) est riche là-dessus de confidences révélées. Voyez le récit de Robert Parrour : ces trois copains de Bessans, collégiens ou lycéens dans la vallée, remontés l'été au village pour aider les parents ; lassés d'entendre la *Piemontesina bella* chantée à pleine voix par les soldats italiens, ils lancent pour leur part la *Bessanaise,* devenue la Marseillaise des Bessanais, qui sera publiquement chantée en 1992, à la clôture des Jeux Olympiques d'Albertville. En 1943 l'armée allemande a succédé aux Italiens. Un redoutable corps de troupe, fuyant l'Italie, traverse les Alpes en septembre 1944 avec une fraction de la Panzer Division de l'Afrika Korps. C'est la plus terrible épreuve, l'incendie du 13 septembre 1944, avec 140 maisons en flammes, les deux-tiers du village sinistrés et la population en fuite. L'ennemi, qui s'accroche encore de longs mois sur ses positions au Mont Cenis, ne s'avouera vaincu qu'en avril 1945. Entre temps, violences, destructions, angoisses, épisodes héroïques restés longtemps discrets, et ressuscités par les souvenirs transmis.

Le village retrouve sa vigueur avec l'avènement du nouvel aujourd'hui. Rien de brutal, car il faut toujours compter avec la rudesse des chemins et des cols. La modernité tarde à pointer le nez. Dans les demeures grises, un peu retapées, voisinent comme autrefois les bêtes et les gens selon le rythme ancien des longs hivers et de la montée aux alpages. L'église Saint-Jean-Baptiste, comme la fameuse chapelle Saint-Antoine sur leur éperon rocheux, dressent toujours leurs silhouettes protectrices, mais le regard des historiens d'art leur a donné un nouveau prestige. Le mouvement reprend comme autrefois à la fonte des neiges, les portes s'ouvrent et délivrent les troupeaux, les gens d'en haut croisent les gens d'en bas (« vous montez ? », « vous descendez ? »). Les naissances restent nombreuses et, les mêmes causes entraînant toujours les mêmes effets, les garçons en surnombre quittent le pays, au moins de façon provisoire. Ils partent encore à Lyon ou à Paris et dans les banlieues, par exemple à Levallois-Perret, longtemps "patrie" des conducteurs mauriennais de fiacres et de taxis. D'autres s'installent moins loin, dans la vallée qui s'est fortement industrialisée depuis le début du XX^{e} siècle. À partir des années 1890 en effet la dynamique alpestre s'était concentrée le long de l'Arc, de Modane à Aiguebelle. L'électrochimie et l'électrométallurgie avaient transformé le paysage d'en bas : galeries souterraines, conduites forcées à flanc de versants, barrages d'altitude. Et sur les rives maintenant endiguées, une succession d'ateliers et de cités grises abritent une main-d'œuvre ouvrière-paysanne, avec une forte proportion de saisonniers italiens.

Grâce à vous, grâce à *BJA*, nous voyons revivre le Bessans de là-haut, celui de l'après-guerre. Voici l'aube des Trente Glorieuses. La France entière reprend du nerf pour un nouveau départ. Du travail, des transports, des loisirs à l'échelle nationale ! Dans le massif alpin, les sites de Chamonix et Megève, depuis longtemps consacrés, ont retrouvé leur dynamisme et attirent une nouvelle clientèle internationale dans leurs hôtels de plus en plus luxueux. La Tarentaise, elle, offre le sublime des versants lumineux et des ciels infinis : Courchevel, Méribel, Saint-Bon, les Belleville et leurs vastes domaines ont changé de vocation : leurs noms figurent maintenant au calendrier d'honneur des grands sports d'hiver.

Mais ici sur les pentes mauriennaises, jusqu'aux années 1960, on a encore vécu quelque temps, dites-vous, dans la lenteur. D'autant que de nouvelles épreuves entament les jeunes espérances. Ainsi, en juin

1957, une “crue historique” a entraîné les ponts, démoli des chapelles, renversé des maisons, fait disparaître deux hôtels, celui de la famille Cimaz et celui de Jean Clappier, le Mont-Iseran. Découragé, Jean émigre à Levallois, mais il ne s’y supportera pas et la famille revient au pays en 1966. Son fils Lucien raconte : « on voulait vivre à Bessans, on aurait fait n’importe quoi » (*BJA*, n° 78, p. 31). Retour aussi de Jean-Baptiste Personnaz à la même époque, avec sa femme Mélie. Il ouvre une boulangerie en 1965 avec son fils Roger et sa belle-fille Yvette qui avait appris la pâtisserie. L’initiative du premier téléski en 1962 revient au curé de la paroisse, le bon abbé Ponce. Il l’installe “en pensant aux jeunes et aussi parce qu’il fallait favoriser tout ce qui pouvait développer des activités dans le village qui ne cessait de se dépeupler” (*id*., p. 9). Les années 1970 sont décisives, et Bessans-la Grise connaît à son tour la lumière des vitrines. C’est l’heure du “ski nordique”, très bien adapté à la topographie des lieux qui va provoquer un renouveau et une reconversion du village. Un centre de ski de fond, La Bessannaise, est créé grâce à la volonté de la municipalité. De nouveaux commerces s’ouvrent. Voyez Gilles Tracq, qui donne des cours de ski après des études de droit. En 1977 il ouvre un commerce de sport sur la place du village, près de l’arrêt des cars. “Il s’est entendu avec sa tante et son oncle pour transformer leur étable en magasin et construire une nouvelle étable un peu plus loin” (*id*., p. 31). Les maires successifs ont pris des initiatives déterminantes, aménagement des pistes, soutien des structures d’encadrement. Plus tard, et sous l’impulsion des jeux olympiques, on s’ouvrira au spectaculaire *biathlon*. Par ailleurs, on équipe une “via ferrata”.

Tout Bessans s’est ingénié à diversifier son offre, avec ce merveilleux esprit d’adaptation qui a toujours caractérisé les gens de la montagne. Une vaillante génération de guides, moniteurs et soutiens, dont beaucoup sont du pays, est à pied d’œuvre pour l’accueil d’un large public. Reconnus au niveau national, les champions locaux assurent le succès des compétitions qui attirent un nombre croissant de candidats : 200 coureurs au Marathon de Bessans dans les années 1980, et 1500 en 2015, venus de partout…

Phénomène toujours récurrent, la vibration du changement entraîne la naissance de la nostalgie et déclenche le désir de sauvegarde. D’abord cantonnée aux anthropologues, folkloristes et “spécialistes de la montagne”, la saisie de traces-témoins d’un quotidien sur le point de disparaître a maintenant gagné une société en quête de ses racines. Façons de dire, façons de faire, de s’habiller et de se coiffer, de travailler ou de fêter le profane comme le sacré, de pratiquer l’entre-soi comme de s’ouvrir à l’autre, tout cela, entamé dès la révolution industrielle, continue à faire l’objet d’une quête systématique. Et les 78 numéros déjà parus de *BJA* délivrent des trésors enfouis. L’équipe de Bessans a réussi à faire parler toutes les mémoires en mobilisant toutes sortes d’archives, écrites et parlées, sur tous les supports, jusqu’aux plus modernes. Il faut faire une place particulière à la photographie et à son pouvoir d’imposer l’image, simple reflet devenu vérité. Ce numéro du quarantenaire rend justement la parole à ceux qui ont lancé l’aventure, livrant chacun l’histoire de son adhésion enthousiaste au chantier mémoriel.

En exhumant son patrimoine, le groupe a réussi à créer un être nouveau, peut-être mythique, à moins qu’il n’ait recréé une entité collective faite de tous les individus dont il se sent l’héritier. Là réside sans doute le goût de la recherche des racines, dans le sentiment partagé d’“être de quelque part” qui sous-tend “la fierté” villageoise. D’où l’importance de la généalogie, témoignage de la longue vie des lignées, collection d’hommes et de femmes surgies des registres et des souvenirs croisés. Non moins précieuse, la collection des choses sorties des greniers et des granges, des coffres et des armoires. Outils, costumes, coiffes,

bijoux, linge, vaisselle, mobilier, joujoux, armes, ornements d'église, on savait déjà que ces objets s'appréciaient non seulement comme bien transmis, mais qu'à travers eux s'exprimaient une civilisation et ses modèles. Ajoutons-y d'autres témoins, menacés eux aussi de désuétude, et reconstitués à grand peine par la "mémoire active" de *BJA*, tels les façons d'accommoder la nourriture, les rites et cérémonies qui scandaient la vie des gens, le patois des échanges non officiels. À travers tout cela s'exprime au sens large une civilisation, ici celle de l'arc alpin, et une personnalité, ici Bessans dans ses particularismes, c'est-à-dire ses ressemblances et ses différences par rapport aux modèles dominants.

Ce travail de recensement et de décryptage avait déjà été lancé dans un esprit savant par le grand folkloriste Arnold Van Gennep. Il est évoqué dans ce numéro de *BJA* par l'un des fondateurs de la revue aux côtés de Françoise Cimaz et Jean Grosset, l'historien Francis Tracq. Celui-ci a connu personnellement Van Gennep, qui lui a parlé d'une de ses élèves : Eugénie Goldstern, qui avait fait des séjours à Bessans dans les années 1912-1914, quand elle s'est vue obligée de rentrer à Vienne à la déclaration de guerre. Des matériaux récoltés sur place elle a tiré une monographie, publiée en allemand en 1922 sous le titre *Bessans, vie d'un village de haute Maurienne*. Le livre, longtemps ignoré en Savoie, doit à Francis Tracq d'avoir été édité en France, en 1987 seulement (traduction de Francis Tracq et Mlle Schaeffer). L'exemple de l'aventure, qu'elle a menée aussi ailleurs dans d'autres terroirs alpins, n'a pas manqué d'inspirer ses successeurs et de convaincre les Bessanais que le passé de leur village pouvait recéler des trésors. Quant à elle, elle offre le visage d'une femme libre, d'autant plus remarquable qu'elle incarne à elle seule le prestige de la science viennoise et les multiples facettes d'une véritable identité européenne. Née à Odessa en 1884, elle connaîtra une fin tragique dans les camps nazis en 1942. Fille d'une bonne famille de la bourgeoisie galicienne et juive installée à Vienne, elle a choisi l'étude minutieuse d'une communauté montagnarde paysanne, jusque-là plutôt portée à reproduire, sous le signe des chapelles et des clochers. Mais cette "étrangeté" lui a donné le recul scientifique et la lucidité du surplomb.

Ne pourrait-on en dire autant de votre équipe où se mêlent les nés-natifs, les estivants de la deuxième ou troisième génération devenue citadine, les amis venus d'ailleurs et revenus fidèlement – et c'est bien ainsi. Au-delà du vif intérêt que j'ai pris à la découverte de cette tranche de micro-histoire, développée avec tant de finesse dans ce nouveau numéro, je souhaite dire mon admiration pour une entreprise collective qui mériterait d'être appelée "à nulle autre pareille". Une si belle constance, une si ferme démarche qui est allée s'ouvrant à toutes les nouvelles techniques d'investigation – enregistrements, caméras, numérique –, un si large apport de collaborateurs unis dans la longue durée, portés par une volonté collective toujours renouvelée, tout cela suscite en effet l'admiration. Il s'agit d'une équipe de bénévoles, pour la plupart non spécialistes de la recherche académique, pour beaucoup initiés sur le tas, fiers de leur projet comme de leur passé, pris dans le double mouvement de l'apprentissage et de la transmission. Et chacun en même temps s'est enrichi des apports des autres. Il a vécu et continue à vivre son aventure personnelle selon ses compétences, ses goûts et sa vocation profonde qui répond parfois, même inconsciemment, à des appels très anciens.